

## D'UN HABITAT A L'AUTRE

### Architectures paysagères en province de Luxembourg

Avant de désigner le mode d'organisation et de peuplement par l'homme du milieu où il vit, et donc l'ensemble des conditions du logement des habitants en région rurale ou urbaine, l'*habitat* voulait d'abord dire le milieu géographique favorable à la vie d'une espèce végétale ou animale. En l'occurrence, ce cycle d'expositions sur la relation à l'habitat n'excepte aucun « règne » : *de visu*, il explore tour à tour l'animal, le végétal et l'humain, qui se partagent en bon voisinage la Province de Luxembourg, et propose un parcours étonnant et diversifié à travers le regard plastique porté par six artistes contemporains sur leur région.

#### Rudy Luijters et Eric Legrain : du 21 septembre au 16 octobre 2009

Avec les maquettes de *cabanes rurales* de **Rudy Luijters**, artiste néerlandais travaillant dans la région de Gouvy, on entre dans la question de l'habitat en province de Luxembourg par la petite porte – à moins que ce ne soit la grande. Car cet artiste au souci du détail prononcé et à la démarche conceptuelle bien assise nous invite, à travers cette typologie singulière des constructions primitives qui sont la substance de nos paysages ruraux, à reconsidérer cette humble architecture faite de bric et de broc – un rucher, une porcherie, une écurie, un mirador, l'un ou l'autre hangar et puis, surtout, ces innombrables baraques à vaches qui servent d'abri, de tout temps et en tous lieux, aux indolentes dames patronnesses de nos verts pâturages. Reconstituées à l'échelle 1/10<sup>ème</sup>, les maquettes de Rudy Luijters modifient sensiblement le regard indifférent qu'on porte d'ordinaire sur ces bâtisses fonctionnelles, édifiées sans aucun souci esthétique. L'art est souvent là où on ne le voit pas : en l'espèce, il réside dans l'hommage ainsi rendu à l'Ordre mystérieux des architectes anonymes. Extraites de ces paysages ruraux où elles se fondent, ces constructions aléatoires, indistinctes, sans histoire et sans nom accèdent soudain à une existence subjective ; reconstituées avec soin et précision, elles sortent de l'insignifiance où les cantonne le regard architectural autorisé ; miniaturisées, elles prennent corps et forme dans l'espace retranché de la maquette. Le pari est réussi : en s'exposant de la sorte au regard, ces habitats donnent à voir leur singularité organique, leur incongruité formelle et cette étrange beauté sortie de nulle part. Le *Monument à l'architecte inconnu* n'existait pas encore : Rudy Luijters l'érige sous nos yeux.

**Eric Legrain** vit à Beho, sur les Hauts plateaux ardennais. C'est au sujet d'un autre type de « petite maison mal bâtie » qu'il nous invite à réviser notre grammaire architecturale et à affiner ce regard distrait que l'on pose communément sur l'habitat. D'une baraque à l'autre, on passe du règne animal au végétal : il est ici question du temple de la pomme de terre en nos belges campagnes, à savoir la *baraque à frites* ou le *fritkot*, selon la langue où affleurent les saveurs du bâtonnet doré et croustillant qui réchauffe l'âme par les papilles. Une bonne frite, « c'est le caviar du pauvre, un parfum d'évasion pour les notables », écrit l'artiste qui nous livre son amour de cet archétype alimentaire en prise avec l'histoire universelle, sinon celle de notre petit pays – car, qu'elle soit blonde ou brune, elle est toujours fière et belle : en Belgique, décidément, *l'union fait la frite*. Sur des tôles récupérées – à l'instar de ces matériaux disparates dont les baraques à frites sont très souvent le précaire assemblage – Eric Legrain a donc *croqué* – aurait-il pu faire autrement ? – quelques spécimens imaginaires de ces cahutes odorantes et bringuebalantes, qui perdurent contre vents et marées dans le paysage et servent d'abri, in fine, aux petits creux des habitants, voyageurs ou migrants estivaux en nos contrées verdoyantes. Ses dessins et peintures mettent au jour la fragile ossature de ces territoires existentiels que sont d'abord, pour l'artiste, les baraques à frites : phénomènes architecturaux étranges, esseulés dans la chaîne de l'habitat rural et ainsi « proches du module lunaire »<sup>1</sup>, qui manifestent sans honte leur exception saugrenue au bord des routes.

### **Olivier Deprez et Adolpho Avril : du 19 octobre au 14 novembre 2009**

Des baraques aux baraquements, il n'y a qu'un pas et, en l'occurrence, c'est un pas de côté : celui que nous invitent à poser, dans le noir, Olivier Deprez et Adolpho Avril, qui ont exploré à quatre mains le site de l'ancienne caserne de Rencheux. On entre ici historiquement dans un des hauts-lieux de la présence militaire en Province de Luxembourg : avant d'accueillir un lieu de création artistique, ces baraquements militaires sobres et rectangulaires, de facture universelle, furent ceux de nos fameux Chasseurs ardennais, dont les bérets verts sont restés emblématiques d'une époque aujourd'hui révolue – celle du service militaire.

**Olivier Deprez** a fait de la gravure sur bois à la fois le thème et l'outil privilégié de son travail sur la forme, qu'il conçoit comme un équilibre de pleins et de vides qui se répondent et s'interpénètrent. Ce travail dont les supports croisés sont le livre et la bande dessinée se réfère électivement à Kafka. La lecture et, ensuite, la gravure du roman *Le Château* ont constitué le

---

<sup>1</sup> Selon les mots de Jean-Pierre Goffiaux.

tremplin fondateur et initiatique des thèmes qui marquent l'œuvre gravé de l'artiste : ils lui ont ouvert la voie des rapports à *creuser* entre le texte et l'image, donnant lieu à des compagnonnages inédits. De part et d'autre, il s'agit bien de creuser : la phrase de l'écrivain creuse le texte comme la gouge du graveur creuse le bois pour faire apparaître la forme et, sur la page blanche comme au fond d'un pot, c'est dans la densité d'une encre noire que réside la source essentielle de l'inspiration. « Artiste outsider du combat sanguinolent »<sup>2</sup>, **Adolpho Avril** réside au centre hospitalier psychiatrique de Lierneux et fréquente depuis 2003 l'atelier artistique du centre d'expression et de créativité La Hesse. Récemment exposé au Madmusée de Liège, dans le cadre de la 7<sup>ème</sup> biennale internationale de gravure contemporaine, son œuvre gravé « donne à voir des êtres ordinaires, dans une puissance expressive porteuse d'histoires, inventées ou vécues – une exploration aussi graphique qu'esthétique, aux confins du Moi gravé »<sup>3</sup>. Association artistique et culturelle intégrée au sein d'une structure d'aide aux personnes porteuses d'un handicap mental, la Hesse a donc installé ses ateliers sur le site de l'ancienne caserne de Rencheux : ils ont pour vocation de valoriser et de faire reconnaître l'art de ceux et celles qui les fréquentent assidûment. Portée par une volonté farouche de déconstruire les codes qui relèguent, à coups d'euphémismes, à la marge de la production artistique et culturelle, cet art dit *différencié*, La Hesse accueille des artistes professionnels en résidence qui désirent créer avec les personnes porteuses d'un handicap mental.

C'est dans le cadre de ces résidences d'artiste que ce travail de gravure sur bois a pris forme, dans une connivence atypique entre un artiste professionnel et un artiste porteur d'un handicap mental – un dispositif de création en duo où l'art sublime les différences : au cœur de ce processus inédit dont l'horizon noir et blanc est la presse, le handicap de l'un et le non-handicap de l'autre ne sont que deux contraintes qui s'équivalent. La base thématique sur laquelle les deux artistes ont créé leur récit se réfère au film *Vampyr* du cinéaste danois Carl Theodor Dreyer. Deux personnages errent entre deux mondes, en quête de leur propre existence, incertains de leur identité, dans l'ancienne caserne de Rencheux, qui s'est imposée d'entrée de jeu comme le lieu par excellence de cette étrange quête de soi. La plaque de bois s'est faite écran et réceptacle de cette errance partagée ; Olivier Deprez et Adolpho Avril ont ainsi projeté leurs fantaisies, leurs fantasmes et leurs angoisses sur le bois qui, comme la pellicule, a enregistré les faits et gestes de leur double sur le papier : Infirmier O. et Docteur A. cherchent le sens de leur présence sur la page, affrontent la noirceur de l'encre et l'opacité du sens à l'aide de la presse – la machine à

---

<sup>2</sup> Dominique Legrand, « Les soleils noirs d'Adolpho Avril », *Le Soir*, 4 mars 2009.

<sup>3</sup> *Ibid.*

imprimer des gravures, personnage à part entière du récit. Ainsi, progressivement, une forme se met en place, que capte les gravures, lesquelles se répondent comme dans une étrange chambre d'échos.

**Marie Hainaut et l'Atelier de sculptures de l'Académie des Beaux-Arts d'Arlon :**  
**du 16 novembre au 11 décembre 2009**

L'habitat, l'habitant et leurs relations insolites sont au cœur de la recherche photographique menée par **Marie Hainaut**, qui expose ici le travail de fin d'études qu'elle réalisa à l'ERG, à Bruxelles, en 2000, sur les *maisons modernes* dans la région d'Arlon, augmenté d'une série de photographies prises sur les mêmes lieux quelque dix ans plus tard. Ces constructions nouvelles témoignent d'une évolution marquante de l'habitat en région rurale : aujourd'hui, dans les villages, les maisons ne s'enroulent plus autour de leur église, pelotonnées les unes contre les autres. Le centre se dissout dans l'espace : les rues tendent leurs longs bras désarticulés vers l'horizon, l'agglomération se dé(p)lie, la périphérie s'étend tous azimuts – on ne sait plus où commencent, où se terminent les entités villageoises. Dans le désordre tranquille de ces rêves d'habitat moderne à l'esthétique indéfinissable, des quartiers neufs sortent de terre : l'homme fait pousser des maisons spacieuses et lumineuses – toutes carrées, comme dans les dessins d'enfants, ou pleines de courbes – qui ont souvent l'air trop grandes pour lui. Comment organise-t-il et s'approprié-t-il ces nouveaux lieux de vie ? Quelle sorte d'harmonie parvient-il à y construire ? Quel nouvel équilibre institue-t-il entre le *dedans* et le *dehors* ? Marie Hainaut s'est saisie de ces questions ; le diaphragme de son appareil les a ouvertes, tout en douceur, dans la luminosité ambiante de ces habitations neuves. Ses clichés exposent la dimension humaine complexe de l'habitat ; ils nous font toucher, du bout des yeux, l'étrangeté et la spécificité de ce phénomène pourtant si commun qui consiste à *habiter* : il ressortit à un acte symbolique autant que matériel. Car l'habitat ne saurait être réduit à la seule nécessité de *s'abriter* dans un *dedans* protégé du *dehors* : au-delà du besoin d'avoir un toit, il met en jeu ce désir tenace d'habiter l'existence. Pour preuves les constructions étranges dont ce désir se soutient, les formes singulières auxquelles il donne naissance dans l'espace et, enfin, les projections, les espérances dont il se nourrit – comme le souligne d'ailleurs le titre donné par l'artiste à ce travail : *Tout est toujours plus beau demain*.

Enfin, la fantaisie n'est pas en reste avec le second travail artistique de cette troisième exposition qui, à son tour, explore l'habitat *de l'intérieur* – ce « chez-soi » que l'on habite en actes, en pensées et en rêveries : trois états (des lieux) aux frontières éminemment poreuses chez l'être humain.

C'est dans le cadre d'un atelier de sculpture – entendue comme un art de l'espace où la vidéo est considérée comme un matériau au même titre que le bois, la terre, l'écriture, le son, la pierre – que les **élèves de l'Académie des Beaux-Arts** d'Arlon ont été invités par Christine Wilmes, en 2008, à prendre dans leur maison vingt secondes d'images, de sons, de photos, de dessins ou de toute autre chose laissée à leur imagination, sur le thème *Home sweet home*. La consigne était brève, mais de taille : que ces vingt secondes *résumant* la maison. Les élèves ont saisi la balle au bond et, au final, la maisonnée résonne de la singularité de chacun d'entre eux. A chaque seconde, cela *saute aux yeux* : aucune maison n'est jamais semblable à une autre dès lors que chacune d'entre elles est avant tout habitée par un regard – voilà ce que la proposition formelle qui s'écoule, *allegro e vivace*, dans une jolie suite de registres visuels et sonores, met en évidence dans cet exercice ludique, rigoureux, vif et léger.

François de Coninck